

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

((Suite))

—Calme-toi, chérie. Tu vois, je dis cela sans révolte. Tu finiras comme moi par accepter l'inévitable.

—On peut l'éviter, dit Jacques.

—Je ne crois pas. Je parle devant vous à cœur ouvert, mon enfant. Depuis que ma nièce vous a appelé à notre secours, vous n'avez pas cessé d'être le plus dévoué, le meilleur des amis. Voyez quelles corvées je vous confie, des corvées dans le genre de celle d'aujourd'hui : aller chez un usurier ! Je vous traite en ami doublé d'un homme d'affaires. Ce n'est pas seulement en votre amitié que j'ai confiance, c'est aussi en votre jugement. Donnez-moi un conseil.

—D'abord, permettez que j'aie dire à ce juif, puisque vous voulez le payer, que vous reconnaîtrez la dette réelle, c'est-à-dire cent mille francs, plus l'ancienne créance et ses intérêts, à condition qu'il détruise le billet de deux cent mille ; s'il refuse, vous n'acceptez de répondre pour rien.

—Est-ce honnête ?

—Honnête ? ah ! madame, laissez-moi vous dire que je ne comprends guère le scrupule qui vous tourmente : hésiteriez-vous à arracher votre bourse des mains d'un voleur ?

—Non... Evidemment vous avez raison, mais si cet homme refuse ?

—Il ne refusera pas. Je vous affirme que vous pouvez tenir la chose pour faite. Elle le serait si j'avais eu tout à l'heure vos pleins pouvoirs.

—Je vous les donne.

—Voilà donc cent mille francs d'épargnés...

—Et cent que nous devons encore, plus les autres sommes... Saviez-vous

que M. Givreuse-Pareilles est venu me faire une visite de condoléances au cours de laquelle il m'a délicatement appris qu'il est créancier de Georges ?

—On le paiera, dit Camille, on paiera tout, ma tante ! Je ne sais quel est l'avis de Monsieur d'Altone ?

—Mon avis, dit Jacques, serait d'hypothéquer l'hôtel, non de le vendre. Un seul prêteur pourrait couvrir toutes les créances et vous auriez la paix. Peu à peu vous arriveriez à vous libérer.

—Votre moyen ne vaut rien, monsieur d'Altone.

Surpris, Jacques regarda la jeune fille. Elle souriait, les yeux brillants.

—J'en ai un meilleur à proposer, reprit-elle. C'est moi qui paierai, du moins en partie... Ma tante, ne refusez pas ! Prenez ce que je possède et dont je n'ai que faire. Vous me garderez avec vous comme une seconde fille, voilà tout !

—Voilà tout... voilà tout !... viens m'embrasser, ma chérie.

—Vous acceptez ?

—Je refuse.

—Oh ! pourquoi ?

—Parce que cet argent dont tu dédaignes n'avoir que faire... ta dot... d'un jour à l'autre...

Camille devint pourpre. Elle interrompit, la voix vibrante :

—Pourquoi dites-vous cela ? C'est cruel ! vous savez bien que jamais je ne me marierai... jamais, jamais ! cria-t-elle dans une brusque explosion de larmes.

Et elle quitta le salon.

—Voilà ! dit Mme de Givre. J'ai obtenu, chaque fois que j'ai parlé

mariage, un résultat de ce genre, si bien que j'ai cru quelque temps que cette petite avait éprouvé une déception en voyant Georges Nessler épouser sa cousine.

—Pourquoi avez-vous eu cette pensée ? demanda Jacques.

—Parce que du jour où Marcelle m'a avoué son penchant pour Georges, Camille est devenue triste et, tout de suite après le mariage, a révélé sa vocation de célibat.

—Peut-être ne vous étiez-vous pas trompée.....

Jacques parlait très bas. Mme de Givre, sans l'avoir remarqué, répondit :

—Si ! Je me trompais, j'en suis sûre. S'il y a eu dans la vie de Camille un chagrin, il ne vient pas de Georges... Enfin il est certain que je puis accepter de dépouiller cette enfant... Votre solution est la meilleure... Voyons, pour ce juif, avez-vous besoin d'une procuration ? Oui ? eh ! bien, attendez ici un instant, je monte chez moi, le temps de l'écrire et je vous l'apporte.

Jacques, resté seul, se demanda, étonné, d'où lui venait l'émotion à la fois inquiète et joyeuse qui lui faisait battre le cœur. Il cherchait loyalement à se comprendre. Était-ce la pensée que pour un autre, un inconnu, Camille, sa petite amie, souffrait et pleurait, était-ce cette pensée qui l'angoissait ? Et cette joie si nouvelle et comme peureuse de naître luttant contre l'angoisse, venait-elle de ce que, se souvenant de leur affectueuse camaraderie de naguère, Jacques se prenait à penser que celui qu'aimait la jeune fille c'était lui peut-être, lui qui n'avait rien su deviner ?

Mais la porte s'ouvre, Camille revient, les yeux rouges, le visage encore bouleversé des larmes répandues.

—Monsieur, dit-elle, grave et résolue, si vous avez un peu d'amitié pour moi, il faut le prouver en m'aidant à obtenir de ma tante qu'elle accepte ce que je lui offre... Je n'ai pas de dot, je vous l'affirme.

Il se leva, prit les mains de la jeune fille, et, sans qu'elle se défendit, les garda prisonnières. Debout de-